

STUDIA ARTISTARUM
Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

40

Raison et démonstration
Les commentaires médiévaux
sur les *Seconds Analytiques*



© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

STUDIA ARTISTARUM
Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

Sous la direction de

Olga Weijers
(Societas Artistarum)
Paris

Louis Holtz
(Institut de Recherche et d'Histoire des Textes)
CNRS – Paris

Secrétaire de rédaction

Dragos Calma (Paris – Cluj-Napoca)

Comité de rédaction

Luca Bianchi (Vercelli)
Henk Braakhuis (Nimègue)
Charles Burnett (London)
Anne Grondeux (Paris)
Dominique Poirel (Paris)
Jean-Pierre Rothschild (Paris)
Cecilia Trifogli (Oxford)



© BREPOLS PUBLISHERS

THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

STUDIA ARTISTARUM

Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

40

Raison et démonstration
Les commentaires médiévaux
sur les *Seconds Analytiques*

édité par

Joël BLARD

© BREPOLS PUBLISHERS

THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

BREPOLS

Mise en page
Emeline Bénétteau-Guibert



© 2015, BREPOLS PUBLISHERS n.v., Turnhout, Belgium.
All rights reserved. No part of this publication may be reproduced,
stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means,
electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise
without the prior permission of the publisher.

D/2015/0095/45

ISBN 978-2-503-55440-2

Printed on acid-free paper.

Réflexions ontologiques et renvois à la *Métaphysique* dans le commentaire de Thomas d'Aquin sur les *Seconds Analytiques* d'Aristote*

Angela Longo

Université de L'Aquila, Italie

Pendant quelques années, Thomas d'Aquin se consacre au commentaire d'Aristote, donnant lieu à ce que le père Jean-Pierre Torrell appelle une « explosion » d'ouvrages ; ceux-ci ont pour but de procurer tous les instruments doctrinaux et techniques requis pour la rédaction de ses propres œuvres aussi bien philosophiques que théologiques¹. Parmi ces travaux d'exégèse se trouve le commentaire sur les *Seconds Analytiques*, pour lequel Thomas a utilisé d'abord la traduction latine du traité aristotélicien faite par Jacques de Venise (I, 1-26), puis celle de Guillaume de Moerbeke (I, 27 - II, 20). Pour ce qui est de sa datation, le père René-Antoine Gauthier (éditeur du texte) dit :

On peut conjecturer avec quelque vraisemblance que saint Thomas a reçu la *Moerbecana* des *Seconds Analytiques* à peu près en même temps que la *Moerbecana* de la *Métaphysique*, vers le milieu de 1271. C'est donc vers ce moment que saint Thomas, à la demande des maîtres de la faculté des Arts de Paris, a commencé son exposition des *Seconds Analytiques*².

* Je remercie vivement H. Anzulewicz, E. Berti, G. Galluzzo, G. Perillo, D. P. Taormina ainsi que tous les participants au colloque sur « Les traditions médiévales des commentaires aux *Seconds Analytiques* » (organisé par J. Biard, CESR, Tours, 15-17 octobre 2012) pour leurs précieuses indications.

1. Il s'agit essentiellement des années de son deuxième enseignement à Paris (1268-1272), voir Jean-Pierre TORRELL, *Initiation à saint Thomas d'Aquin. Sa personne et son œuvre*, Fribourg, Suisse - Paris, France, Éditions universitaires - Éditions du Cerf, 1993, trad. ital. P. Giustiniani e G. Matera, Casale Monferrato, Edizioni Piemme, 1994, p. 254-267, en particulier p. 261.
2. THOMAS D'AQUIN, *Expositio libri posteriorum*, dans SANCTI THOMAE DE AQUINO, *Opera omnia* iussu Leonis XIII P. M. edita, t. I, 2, Roma-Paris, Commissio leonina - Librairie philosophique J. Vrin, 1989, p. 73-77, en particulier p. 76.

Il aurait composé en particulier les chapitres I, 1-26 à Paris avant son départ le 24 avril 1272, et aurait achevé le reste de l'ouvrage, à savoir les chapitres allant de I, 27 à II, 20, à Naples à la fin de l'an 1272. Dans ce qui suit nous essaierons d'explorer une donnée qui confirmerait cette datation proposée par le P. Gauthier, à savoir la présence importante de renvois à la *Métaphysique* pendant la rédaction du commentaire sur les *Seconds Analytiques*. En même temps, nous analyserons aussi la portée théorique de ces renvois à la *Métaphysique*.

La présence de la *Métaphysique* dans le commentaire sur les *Seconds Analytiques*

Au cours de son commentaire Thomas renvoie 37 fois, de façon explicite, à la *Métaphysique* d'Aristote. En d'autres lieux, bien qu'il ne mentionne pas l'ouvrage aristotélicien, on peut néanmoins détecter des renvois implicites à celui-ci, ce qui a amené le P. Gauthier à comptabiliser, dans l'index final de l'édition léonine, 77 passages du commentaire où la *Métaphysique* est soit directement mentionnée soit à l'arrière-plan des réflexions de Thomas.

Pour la présente recherche, nous nous limiterons surtout aux cas où l'ouvrage d'Aristote est explicitement mentionné par Thomas. D'un examen de ces cas, il ressort que :

- les dix premiers livres de la *Métaphysique* entrent en ligne de compte (d'Alpha majeur à Iota), tandis que les autres livres, à savoir du livre XI au livre XIV (de Kappa à Nu)¹ ne sont pas explicitement présents ;

- les livres les plus mentionnés sont le livre IV (12 fois), et le livre VII (9 fois).

Dès la première ligne de son commentaire, Thomas parle du début du premier livre de la *Métaphysique*, pour dire que les êtres humains, contrairement aux autres animaux, vivent aussi de raisonnements (*rationibus*), et que le traité d'Aristote, dont il s'apprête à fournir l'exégèse, est justement consacré à cette activité de raisonnement propre à l'être humain. Le lecteur a l'impression que Thomas, dès le début, a bien en tête cet autre ouvrage aristotélicien, pendant qu'il explique les *Seconds Analytiques*². Ceci n'est pas sans importance, si l'on considère que dans la paraphrase des *Seconds Analytiques* par Thémistius (IV^e siècle apr. J.-C.) l'éditeur Maximilian Wallies n'a repéré

1. Rappelons que Thomas désormais connaît le livre K, de sorte que sa numérotation de la *Métaphysique* est identique à la nôtre. Le père Gauthier indique un renvoi implicite à ce livre (1069 a 14, dans I, 32), tandis que pour les livres XII à XIV, il n'en trouve aucun renvoi, même implicite, dans le texte de Thomas ; voir l'*Index nominum et operum*, p. 267-280, en particulier p. 271.

2. Pour une traduction avec notes du prologue de ce commentaire, voir Francis CHENEVAL et Ruedi IMBACH, *Prologe zu den Aristoteles-Kommentaren*, Frankfurt am Main, V. Klostermann, 1993 ; trad. ital. M. Castigliolo, Genova, Il Melangolo, 2003, p. 88-95.

aucun renvoi à la *Métaphysique*¹, et que dans le commentaire de Robert Grosseteste (ca. 1175-1253), l'éditeur Pietro Rossi en a indiqué quatre, dont deux seulement où il s'agit d'un renvoi explicitement exprimé par le commentateur médiéval² ; remarquons aussi que le livre Gamma (IV) de la *Métaphysique*, dont nous nous occuperons par la suite, semble être absent dans le commentaire susdit. Dans l'espace de cet article, je me limiterai à traiter de la présence du livre Gamma (IV) de la *Métaphysique*, celui qui est d'ailleurs le plus mentionné par Thomas, comme on l'a déjà signalé, bien que ce soit seulement dans son exégèse du premier livre des *Seconds Analytiques*.

Les principes communs et les sciences qui s'en occupent

Comme on pouvait s'en douter, Thomas évoque le livre IV de la *Métaphysique* surtout quand il s'agit des premiers principes ou des principes de la démonstration en général. C'est ainsi qu'il sélectionne, parmi les principes communs à toutes les sciences démonstratives, le principe de non-contradiction et le principe du tiers exclu, en les présentant comme les premiers parmi les principes communs. En effet, Thomas est en train d'expliquer le chapitre 11 du premier livre des *Seconds Analytiques*, où Aristote lui-même rappelle et formule ces deux principes. D'abord il présente le principe de non-contradiction pour dire qu'il n'apparaît pas comme prémisse dans un syllogisme démonstratif, sauf dans le cas où la conclusion de ce syllogisme a une forme telle qu'elle doit en même temps affirmer l'appartenance d'un prédicat au sujet et nier la non-appartenance du prédicat contradictoire au même sujet. Ensuite il est question du principe du tiers exclu, également formulé par Aristote, mais pour dire cette fois-ci qu'il entre en ligne de compte dans une démonstration *ad impossibile*. Thomas formule ainsi le principe de non-contradiction :

Il n'arrive pas qu'on puisse affirmer et nier en même temps³.

1. THÉMISTIUS, « Loci platonici et aristotelici », dans *Analyticorum posteriorum paraphrasis*, C.A.G. V 1, éd. par M. WALLIES, Berolini, Typis et impensis G. Reimeri, 1900, p. 88.
2. ROBERT GROSSETESTE, *Commentarius in Posteriorum Analyticorum libros*, éd. par P. Rossi, Firenze, Olschki, 1981, *Opere citate nell'apparato*, p. 409.
3. *Expositio libri posteriorum*, I, lectio 20, l. 17-18 : « non contingit simul affirmare et negare ». La traduction française (la seule à ma connaissance) des citations de Thomas est tirée, avec des modifications, de Guy-François DELAPORTE, *Thomas d'Aquin : Commentaire des Seconds Analytiques*, parue en 2011 sur le site Grand Portail Thomas d'Aquin (www.thomas-d-aquin.com) ; du même auteur, signalons *Lecture du commentaire de Thomas d'Aquin sur le Traité de la démonstration d'Aristote*, Paris, L'Harmattan, 2005.

et, ensuite, un corollaire du principe du tiers exclu :

De toutes choses, il y a une affirmation ou une négation vraie¹.

Remarquons en effet que le principe du tiers exclu, tel qu'il est aussi formulé par Aristote dans *An. post.*, I, 11, est plutôt :

Le fait qu'on affirme ou nie chaque chose².

On en tire la conséquence qu'ou bien l'affirmation ou bien la négation concernant le même prédicat par rapport au même sujet est vraie³. En tout état de cause, Thomas affirme que ceux-ci sont, parmi les principes communs à toutes les sciences, les premiers :

En effet ces deux sont les premiers principes parmi tous, comme il est prouvé dans le IV^e livre de la *Métaphysique*⁴.

Le renvoi au livre Gamma de la *Métaphysique* (absent chez Thémistius et Robert Grosseteste, mais présent dans le Commentaire d'Albert le Grand sur les *Seconds Analytiques*⁵) semble tout à fait pertinent, étant donné que c'est

1. *Exp. libri post.*, I, 20, l. 19-20 : « de quolibet est affirmatio vel negatio vera » ; formulé plus loin dans la même section en I, 20, l. 70-71.
2. ARISTOTE, *Métaphysique*, 77 a 22 ; voir THOMAS, *Exp. libri post.*, I, 20, l. 68-69 : « omne autem affirmare aut negare ».
3. Le principe du tiers exclu est formulé par Aristote dans les termes suivants en *Métaph.*, Gamma, 7, 1011 b 23-24 : « Mais il n'est pas possible, non plus, qu'il y ait un intermédiaire entre des énoncés contradictoires, mais il faut nécessairement ou affirmer, ou nier un prédicat quelconque d'un sujet ». En revanche, le corollaire est mentionné par Aristote en tant que tel au chapitre suivant (*Métaph.*, Gamma, 8, 1012 b 11-13) : « Ensuite, s'il faut nécessairement affirmer ou nier toute chose, il est impossible que les deux propositions soient fausses, car c'est seulement un membre de la contradiction qui est faux » (traduction tirée d'Aristote, *Métaphysique*, Tome 1, Livres A-Z, traduction et notes par J. Tricot, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1991 [première édition 1933], p. 151 et 156).
4. *Exp. libri post.*, I, 20, l. 21-22 : « Hec enim duo principia sunt omnium prima, ut probatur in IV *Metaphysice* ».
5. Comme l'indique le P. Gauthier dans son apparat des sources, p. 73. Précisons que le commentaire d'Albert sur les *Seconds Analytiques* se situe, d'un point de vue chronologique, après le commentaire sur le *De anima* (ca. 1254-57) et avant celui sur les *Topiques* (1264). Albert mentionne au début de son commentaire sur les *Seconds Analytiques* le livre Gamma de la *Métaphysique*, et, en fait, il y a plusieurs points de contact (autant conceptuels que lexicaux) entre les exégèses d'Albert et de Thomas ; en particulier, il vaut la peine de souligner que les deux proposent un schéma tripartite de trois sciences – à savoir logique, dialectique et philosophie première – qui ne se trouve pas tel quel dans le texte aristotélicien commenté. En outre, Albert puise aussi de la tradition arabe ; il mentionne en particulier le commentaire d'Averroès sur le livre Gamma de la *Métaphysique*. La comparaison entre Albert et Thomas sur ce point mériterait un approfondissement particulier, ce que, malheureusement, nous ne pouvons pas faire ici. Je dois l'essentiel de ces remarques sur Albert à H. Anzulewicz, qui a eu la gentillesse de m'en faire part à l'occasion d'un échange écrit.

justement dans ce livre qu'Aristote formule le principe de non-contradiction¹ ainsi que celui du tiers exclu². Thomas voit dans le principe de non-contradiction et dans celui du tiers exclu des principes, ou axiomes, qui se distinguent des autres par une sorte de priorité ou de primauté. Si les principes communs à toutes les sciences sont pour ainsi dire les plus généraux par rapport aux principes propres à chaque science, à l'intérieur des principes communs les deux principes susdits semblent avoir un degré maximal d'universalité, car ils s'appliquent à l'étant en tant qu'étant, sans que celui-ci soit déterminé d'une façon quelconque. C'est d'ailleurs le motif pour lequel les deux principes généralement n'apparaissent pas dans les prémisses des démonstrations qui concernent un genre déterminé d'étant. En effet, Thomas, peu après dans son exégèse, affirme que même la démonstration *ad impossibile* n'utilise pas le principe du tiers exclu dans toute l'extension de son applicabilité, mais seulement pour ce qui suffit par rapport à un genre déterminé :

Et ce principe n'est pas utilisé universellement, c'est-à-dire dans son universalité en termes d'être et de non-être, mais en tant que cela suffit à un genre donné³.

Or c'est justement parce que ces principes premiers parmi les principes communs à toute science s'appliquent à l'étant en tant qu'étant qu'Aristote lui-même, dans les *Seconds Analytiques*, renvoie à la dialectique comme à ce qui discute à l'aide de ces principes communs qui ne s'appliquent pas à un

1. Précisons qu'au chapitre 3, 1005 b 19-20, nous trouvons la formulation ontologique ; tandis qu'on trouve la version linguistique – ou logique – plus loin au chapitre 4, 1008 a 36-b1, celle également utilisée par Aristote dans *An. post.*, I, 11. Pour mémoire, rappelons que J. Łukasiewicz, en s'inspirant d'une étude de Heinrich MAIER (*Die Syllogistik des Aristoteles*, vol. I, p. 41-47, Tübingen, Laupp, 1896, réimprimé par Olms, Hildesheim-New York, 1969), a parlé de trois principes de non-contradiction chez Aristote : l'un ontologique, un autre logique et un autre psychologique, voir Jan ŁUKASIEWICZ, *Du principe de contradiction chez Aristote*, trad. du polonais par D. Sikora, préf. de R. Pouivet, Paris, L'éclat, 2000, p. 48-51. Le principe ontologique est : « aucun objet ne peut à la fois posséder et ne pas posséder une même propriété » ; le logique : « deux jugements, dont l'un attribue à l'objet justement cette propriété que l'autre lui refuse, ne peuvent pas être vrais à la fois » ; enfin le psychologique : « deux convictions, auxquelles correspondent des jugements contradictoires, ne peuvent pas exister à la fois dans le même esprit ». Pour notre part, nous nous sommes occupés de toutes les formulations dans lesquelles le principe de non-contradiction apparaît dans le livre *Gamma* de la *Métaphysique* et de l'exégèse qu'en donne le philosophe platonicien tardif Syrianus (IV^e-VI^e siècle apr. J.-C.) dans son commentaire à la *Métaphysique*, voir A. ALONGO, *Siriano e i principi della scienza*, préf. di J. Barnes, Napoli, Bibliopolis, 2005, p. 83-140.
2. *Métaph.*, *Gamma*, 7, 1011 b 23-24.
3. THOMAS D'AQUIN, *Exp. libri post.*, I, 20, l. 83-86 : « neque etiam utitur hoc principio universaliter, id est in sua universalitate, sub hiis terminis "ens" et "non ens", set quantum sufficiens est in genere aliquo ».

genre déterminé¹. Inspiré probablement par cette remarque aristotélicienne, Thomas élabore un long développement sur les trois sciences qui, à son avis, s'occupent des principes communs, bien que de manière différente, à savoir la dialectique, la logique et la philosophie première.

Néanmoins il faut savoir que la dialectique porte sur les principes communs d'une certaine manière, la logique d'une autre manière et la philosophie première d'une autre manière encore².

Thomas établit une coordination parmi ces trois sciences de telle sorte que la dialectique réalise quelque chose de plus que la logique et, à son tour, la philosophie première réalise quelque chose de plus que la dialectique. Il indique ainsi une progression où il est intéressant de remarquer la distinction entre logique et dialectique, différence qu'Aristote, de son côté, ne pose pas. En particulier, selon Thomas, la logique est la science de l'*Organon* aristotélicien, donc des *Secunds Analytiques* aussi³, dans la mesure où elle s'occupe des opérations mentales qui président à la compréhension des prédicats, à l'élaboration des énoncés ainsi que, à partir de ces derniers, à la construction d'arguments déductifs dont les syllogismes démonstratifs sont une espèce (ils sont traités justement dans les *Secunds Analytiques*). Cependant la logique s'arrête là, elle n'utilise pas ses connaissances pour établir des contenus déterminés à propos de n'importe quel sujet, car cela revient à d'autres sciences. Elle est une science formelle qui s'occupe de principes tels que le principe de non-contradiction et le principe du tiers exclu (c'est ainsi que j'interprète les *communes intentiones*), des règles de composition des énoncés ainsi que des arguments déductifs.

La logique porte sur les opérations de la raison [...] mais pas de telle sorte que la logique porte sur les choses communes comme sur ses sujets : la logique en effet considère comme ses sujets le syllogisme, l'énonciation, la catégorie et ce qui est de ce type. La part de la logique qui est démonstrative, cependant, même si son enseignement porte sur les intentions communes, l'usage de la science démonstrative ne consiste pas à procéder de ces intentions communes pour montrer quelque chose à propos des choses qui sont les sujets d'autres sciences⁴.

1. ARISTOTE, *Secunds Analytiques*, I, 11, 77 a 29-32.
2. THOMAS D'AQUIN, *Exp. libri post.*, I, 20, l. 117-119 : « Sciendum tamen est quod alia ratione dyaletica est de communibus et logica et philosophia prima ».
3. Voir le prologue du commentaire, II, 1-224.
4. THOMAS D'AQUIN, *Exp. libri post.*, I, 20, l. 117-129 : « Logica autem est de operationibus rationis [...] non autem ita quod logica sit de ipsis rebus communibus sicut de subiectis : considerat enim logica sicut subiecta sillogismum, enunciationem, predicamentum aut aliquid huiusmodi. Pars autem logice que demonstrativa est, etsi circa communes intentiones versetur docendo, tamen usus demonstrative sciencie non est in procedendo ex hiis

En revanche, la dialectique sait tout ce que la logique sait, mais en plus elle argumente en faveur de certaines thèses déterminées, non pas de façon nécessaire mais de façon probable. Par exemple, elle discute la thèse propre à l'éthique selon laquelle l'amour et la haine portent sur la même chose, et la thèse commune à toute science particulière selon laquelle les contraires concernent un même genre. Elle utilise des syllogismes dialectiques et non pas démonstratifs.

Mais c'est ce que fait la dialectique, car le dialecticien en argumentant à partir d'intentions communes parvient à des choses qui relèvent d'autres sciences, qu'elles leur soient propres ou communes, mais surtout à celles qui sont communes : ainsi on soutient que la haine est dans le concupiscible, comme l'amour, à partir du fait que les contraires reposent en un même sujet. La dialectique porte donc sur les principes communs non seulement parce qu'elle traite des intentions communes de la raison, ce qui est commun à toute la logique, mais aussi parce qu'elle argumente autour des choses communes¹.

Mais c'est seulement la philosophie première qui démontre, de façon nécessaire et non pas dialogique, ses propres thèses qui portent sur les choses communes, tel l'être commun, ses parties et ses attributs. Dans le contexte de I, 20, en effet, Thomas interprète la philosophie première en termes de métaphysique (la science qui porte sur l'*ens commune*) plutôt que de théologie (la science qui porte sur Dieu et les intelligences)².

communibus intentionibus ad aliquid ostendendum de rebus que sunt subiecta aliarum scienciarum ». Sur la distinction entre « logica docens » et « logica utens » chez Albert et Thomas, voir mon article : A. LONGO, « Dialettica e filosofia prima. Alcuni passi aristotelici degli *Analtici Secondi* e della *Metafisica* nella tradizione greca e medievale: Temistio, Albert Magno e Tommaso d'Aquino », dans E. CATTANEI, F. FRONTEROTTA, S. MASO (éds), *Studi su Aristotele e l'Aristotelismo*, sous presse.

1. THOMAS D'AQUIN, *Exp. libri post.*, I, 20, l. 129-139 : « Set hoc dyaletica facit, quia ex communibus intentionibus procedit arguendo dyaleticus ad ea que sunt aliarum scienciarum, sive sint propria sive communia, maxime tamen ad communia, sicut argumentatur quod odium est in concupiscibili in qua est amor, ex hoc quod contraria sunt circa idem ; est ergo dyaletica de communibus non solum quia pertractat intentiones [communes] rationis, quod est commune toti logice, set etiam quia circa communia rerum argumentatur ».
2. En particulier, Thomas voit comme objet propre de la philosophie première l'étant en tant qu'étant et ses attributs propres, en effet il avait dit auparavant (I, 20, 106-110) : « Dyalectica enim est de communibus, et aliqua [alia] sciencia est etiam de communibus, scilicet philosophia prima, cuius subiectum est ens, et considerat ea que consequuntur ens, ut proprias passiones entis » (trad. : La dialectique porte sur les communs, et une autre science porte également sur les communs, à savoir la philosophie première dont le sujet est l'être et considère ce qui suit l'être en tant que passions propres de l'être) ; voir I, 20, 113-116 : « Philosophia enim prima est de communibus, quia eius consideratio est circa ipsas res communes, sicut circa ens et partes et passiones entis [...] » (trad. : En effet la philosophie première le fait, car sa considération porte sur les choses communes elles-mêmes, c'est-à-dire l'étant, ses parties et ses attributs).

Le philosophe premier et le dialecticien discutent sur ces principes, mais différemment : la dialectique ne procède pas de principes déterminés et ne se limite pas à une seule partie de la contradiction mais considère les deux (car les deux peuvent être reçues parce que probables ou issues de plus probables, domaine du dialecticien), et c'est pourquoi elle interroge. Mais celui qui démontre n'interroge pas, car il ne se tourne pas vers les opposés et cette différence entre les deux est posée dans les livres qui portent sur le syllogisme, à savoir dans les *Premiers Analytiques*¹. Donc la philosophie première procède envers les choses communes par mode de démonstration, et non pas par mode de dispute dialectique².

Concernant ce schéma tripartite chez Thomas³, qui rassemble des sciences qui s'occupent des principes communs et qui culmine dans la philosophie première, il nous semble qu'une fois encore le livre Gamma de la *Métaphysique* est à l'arrière-plan de l'exégèse (bien qu'il ne soit pas mentionné explicitement par Thomas), car c'est bien dans ce texte, au tout début et en position emphatique, qu'Aristote affirme l'existence d'une science qui étudie l'étant en tant qu'étant (ce qui pour Thomas, nous l'avons dit, est la tâche de la philosophie première ou métaphysique). Aristote dit :

Il y a une science qui étudie l'étant en tant qu'étant, et ses attributs essentiels⁴.

Mais, de façon plus générale, c'est justement dans le livre Gamma qu'Aristote se pose la question de l'existence d'une science qui étudierait l'étant dans son universalité et indétermination et, si cette science existe (à ce qu'il semble), c'est à elle que revient de droit aussi l'étude des principes applicables à l'étant dans son universalité et indétermination, tels que le principe de non-contradiction et celui du tiers exclu. En outre, c'est exactement dans ce contexte (les chapitres 1-2) qu'Aristote parle de trois disciplines (dialectique, philosophie et sophistique) ainsi que de trois groupes de personnages correspondants qui s'occupent du même sujet, mais de façon différente, à savoir les sophistes, les dialecticiens et les philosophes. En spécifiant les trois disciplines, il dit que :

1. Le renvoi est certes aux *Premiers Analytiques*, mais non pas à un endroit déterminé. Le père Gauthier remarque *ad locum* : « Locum non determinat Thomas, variant moderni ».
2. THOMAS D'AQUIN, *Exp. libri post.*, I, 20, l. 161-174 : « Cum ergo disputet circa hec principia et philosophus primus et dyaleticus, tamen aliter et aliter : dyaletica enim non procedit ex aliquibus principiis determinatis, neque assumit alteram partem contradictionis tantum, set se habet ad utramque (contingit enim utramque, quandoque vel probabilem esse vel ex probabilibus ostendi, que accipit dyaleticus) et propter hoc interrogat ; demonstrator autem non interrogat, quia non se habet ad opposita. Et hec differentia utriusque posita est in hiis que sunt de sillogismo, id est in libro Priorum. Philosophia vero prima procedit circa communia per modum demonstrationis et non per modum dyaletice disputationis ».
3. Ainsi que chez Thémistius (p. 24-26), mais avec des différences importantes par rapport à Thomas.
4. ARISTOTE, *Métaphysique*, Gamma 1, 1003 a 20-21, trad. J. Tricot modifiée.

La dialectique est purement critique (*peirastike*) sur ce que la philosophie fait connaître positivement (*gnoristike*). La sophistique, quant à elle n'est qu'une philosophie apparente et sans réalité¹.

Mais, en même temps, Thomas interprète à sa manière le schéma tripartite aristotélicien, en parlant de logique (et non pas de sophistique), de dialectique et de philosophie première. Rappelons que cette dernière n'étant pas mentionnée explicitement dans le texte des *Analytiques*, elle se trouve en revanche être bien valorisée dans le texte de la *Métaphysique* et c'est probablement en s'inspirant de la lecture de ce texte que Thomas la présente ici. En outre, Thomas considère les trois (logique, dialectique et philosophie première) comme des sciences et semble avoir à leur égard une attitude plutôt positive², tandis qu'Aristote était très critique à l'égard de la sophistique. Il nous semble donc très probable que Thomas superpose le texte de la *Métaphysique* à celui des *Seconds Analytiques* en faisant l'exégèse de ces derniers.

À la fin de la section qui nous concerne, Thomas met en valeur surtout la philosophie première, comme celle qui montre, et non pas qui démontre, les principes communs. En effet, on ne peut qu'argumenter en faveur de leur vérité, sans pouvoir la démontrer, car ils ne peuvent jamais paraître comme la conclusion d'une démonstration, étant plutôt les principes de toute science démonstrative. En outre, aucune proposition ne serait plus connue qu'eux. Et, à propos du fait qu'ils sont indémontrables, Thomas renvoie à nouveau et, cette fois, de manière explicite au livre Gamma de la *Métaphysique* :

1. *Ibid.*, 1004 b 25-26 – la traduction est de moi. Voir le passage dans son entier : *Métaph.*, IV, 2, 1004 b 17-26.
2. Remarquons que, contrairement à Thémistius, Thomas considère la dialectique comme une science, tandis que pour le paraphraste grec la dialectique est inférieure à la science (p. 24, l. 28 - 25, l. 12, éd. Wallies). Notre impression est que Thomas, tout en connaissant très probablement la paraphrase de Thémistius dans la traduction latine de Gérard de Crémone (fin XII^e siècle), n'en a pas fait usage ou, en tout cas, un usage significatif. L'édition de cette traduction latine a été publiée par J.R. O'DONNELL, « Themistius' Paraphrasis of the Posterior Analytics in Gerard of Cremona's Translation », *Medieval Studies*, XX (1958), p. 239-315. Martin Achard s'est intéressé à la paraphrase de Thémistius sur certains passages bien précis des *Seconds Analytiques*, en en donnant une évaluation plutôt positive : voir M. ACHARD, « La paraphrase de Thémistius sur les lignes 71 a 1-11 des *Seconds Analytiques* », *Dyonisius*, XXXIII (2005), p. 105-116 ; *id.*, « Themistius' Paraphrase of Posterior Analytics 71 a 17 - b 8. An Example of Rearrangement of an Aristotelian Text », *Laval théologique et philosophique*, LXIV/1 (2008), p. 19-34 ; voir aussi Marta BORGIO, « Themistius on Demonstrative Premises: A Reading of his Paraphrase of Posterior Analytics, 71 b 9-17 », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale*, XX (2009), p. 149-192. En revanche, nous n'avons pas trouvé utile l'article de Paola VOLPE CACCIATORE, « La parafrasi di Temistio al secondo libro degli Analitici posteriori di Aristotele », dans Claudio MORESCHINI (éd.), *Esegesi, parafrasi e compilazione in età tardoantica*, Atti del terzo convegno dell'associazione di studi tardo antichi, Napoli, D'Auria editore, 1995, p. 389-395.

Et il dit expressément : et si quelque science tient à montrer les communs, car la philosophie première ne démontre pas les principes communs, qui sont absolument indémontrables. Mais certains se sont trompés en tentant de les démontrer, comme il apparaît dans le IV^e livre de la *Métaphysique*¹.

En effet, c'est au cours du chapitre 4 de ce livre (1006 a 5-11) qu'Aristote affirme que certains prétendent, à tort, que soit démontré également le principe de non-contradiction. Et, dans ce qui suit, Aristote défend ce principe non pas au moyen d'une démonstration au sens propre du terme, mais par une réfutation de ceux qui nient ce principe (1006 a 18). Thomas observe :

Ou bien, ne pouvant les démontrer absolument, le philosophe premier tente de les montrer selon le mode qui est possible, à savoir en contredisant ceux qui les nient, à partir de ce que ceux-ci doivent concéder et non pas de ce qui est plus connu².

Remarquons que tandis que chez Aristote il s'agit du principe de non-contradiction, chez Thomas est affirmé le caractère indémontrable de tout principe commun. Thomas, ici, comme dans d'autres passages où il invoque le livre Gamma de la *Métaphysique*, a tendance à généraliser ce qu'Aristote disait de façon plus circonscrite.

Un autre cas de généralisation peut être constaté dans le passage où Thomas mentionnait auparavant (toujours en indiquant le livre Gamma de la *Métaphysique*) que le point de départ de tout processus cognitif consiste à prononcer un nom pourvu de signification pour soi et pour les autres, et que telle est la base de toute possibilité de communication entre les êtres humains. Il s'agissait notamment de la signification nominale du prédicat que, par la suite, il faudra démontrer comme appartenant à un certain sujet³. Or, dans le texte d'Aristote, le fait de prononcer un nom pourvu d'une signification est le point de départ non pas de tout processus cognitif, mais précisément de la réfutation de ceux qui nient le principe de non-contradiction ainsi que celui du tiers exclu. C'est Thomas qui extrapole de son contexte cette exigence, en fait dialogique, pour en faire une règle générale de connaissance préliminaire,

1. THOMAS D'AQUIN, *Exp. libri post.*, I, 20, l. 145-150 : « Dicit autem signanter : Et si aliqua sciencia temptet monstrare communia, quia philosophia prima non demonstrat principia communia, sunt enim indemonstrabilia simpliciter ; set aliqui errantes attemptaverunt ea demonstrare, ut patet in IV *Metaphysice* ».
2. *Ibid.*, l. 150-155 : « Vel etiam quia, etsi non possunt demonstrari simpliciter, tamen philosophus primus temptat ea monstrare eo modo quo possibile est, scilicet contradicendo negantibus ea per ea que oportet ab eis concedi, non per ea que sunt magis nota ».
3. I, 2, 58-60 et 67-71 ; I, 4, 111-114. Sur la distinction entre définition réelle et définition nominale chez Thomas dans le contexte de son exégèse des *Seconds Analytiques*, voir G. GALLUZZO, « To Grasp Something of the Thing Itself. Aquinas on Nominal and Real Definition », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale*, XX (2009), p. 265-291.

requis pour toute enquête à propos de n'importe quelle propriété concernant n'importe quel sujet.

Enfin, toujours dans le contexte de l'exégèse du chapitre 11 du premier livre des *Seconds Analytiques*, Thomas mentionne pour une troisième et dernière fois le livre Gamma de la *Métaphysique*. Le texte en question de Thomas dit :

Il faut savoir aussi que le philosophe premier non seulement les montre de cette façon, mais montre aussi quelque chose d'eux comme de sujets, comme le fait qu'il est impossible de concevoir leur opposé, ainsi qu'il est évident aussi dans le IV^e livre de la *Métaphysique*¹.

Ces lignes ont, à première vue, quelque chose de curieux, du fait que la philosophie première (ou son représentant) est présentée comme s'occupant des principes communs comme de ses sujets, tandis qu'Aristote avait dit dans le chapitre commenté que les sciences ne portent pas sur ces principes communs comme sur leur sujets :

Or j'appelle principes communs ce dont les sciences se servent, pour démontrer à partir de ceux-ci, et non pas en tant que sujets dont on prouve quelque chose, ni en tant qu'attributs qu'on prouve².

Il faut alors préciser, d'une part, qu'à propos des principes communs il n'y a de démonstration que par réfutation, et non pas au sens propre du terme ; d'autre part, que le fait de pouvoir traiter les principes communs comme des sujets desquels on montre des attributs (on ne démontre pas) ne revient qu'à la philosophie première et non pas aux sciences dans leur ensemble, ces dernières pouvant justement se servir comme point de départ des principes communs pour leurs démonstrations, mais non pas comme des sujets ni comme des prédicats. Rappelons que pour Aristote, comme pour Thomas, la démonstration se compose de trois éléments, à savoir les points de départ (les prémisses), le sujet et le prédicat du sujet³. Donc dans le cadre privilégié de la philosophie première, selon Thomas, les principes communs sont traités comme des sujets et, en ce sens, elle semble jouer le rôle de la logique,

1. THOMAS D'AQUIN, *Exp. libri post.*, I, 20, l. 155-160 : « Sciendum est etiam quod philosophus primus non solum hoc modo monstrat ea, sed etiam monstrat aliquid de eis sicut de subiectis, sicut quod impossibile est mente concipere opposita eorum, ut patet etiam in IV *Metaphysice* ».

2. ARISTOTE, *Seconds Analytiques*, 77a 22-23, traduction personnelle.

3. Pour une considération des composantes de la démonstration dans l'exégèse médiévale de l'ouvrage d'Aristote, voir AMOS CORBINI, *La teoria della scienza nel XIII secolo. I commenti agli Analitici secondi*, Firenze, SISMEL - Edizioni del Galluzzo, 2006, chap. 2-3 ; voir aussi A. LONGO, « Notula tomistica: gli *Analitici secondi* di Aristotele nel Commento di Tommaso d'Aquino *Super Boethium De Trinitate* », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale*, XXIII (2012), p. 173-188.

mentionnée auparavant, laquelle a pour objet le syllogisme, l'énoncé, le prédicat et des choses de ce genre¹.

À propos du passage de Thomas que nous venons de citer, le P. Gauthier indique comme source *Métaphysique*, IV, 3, 1005 b 23-34, où Aristote soutient qu'il est impossible pour quelqu'un d'avoir en tête deux opinions contradictoires bien qu'il puisse les exprimer par des mots, comme certains disaient qu'Héraclite le faisait. Il s'agit de ce que l'on considère comme la version psychologique du principe de non-contradiction, selon laquelle un même individu ne peut pas croire en même temps et sous le même rapport une proposition et sa négation².

Aristote y dit :

Tel est donc le plus certain de tous les principes [*scil.* celui de non-contradiction], car il répond à la définition donnée ci-dessus. Il n'est pas possible, en effet, de concevoir jamais que la même chose est et n'est pas, comme certains croient qu'Héraclite le dit. Mais tout ce qu'on dit, il n'est pas nécessaire qu'on le pense ; et s'il n'est pas possible qu'en même temps, des contraires appartiennent à un même sujet [...], et si une opinion, qui est la contradictoire d'une autre opinion, est son contraire, il est évidemment impossible, pour un même homme, de concevoir, en même temps, que la même chose est et n'est pas, car, si on se trompait sur ce point, on aurait des opinions contraires simultanées. C'est pourquoi toute démonstration se ramène à cet ultime principe, car il est naturellement principe, même pour tous les autres axiomes³.

À ce point il est opportun de préciser que Thomas ne dit pas simplement *impossibile est mente concipere opposita*, à savoir qu'il n'est pas possible de penser comme appartenant à un sujet un prédicat et son opposé, comme par exemple d'une même surface qu'elle est blanche et non blanche en même temps et sous les mêmes rapports, mais il dit *impossibile est mente concipere opposita eorum*, à savoir qu'il n'est pas possible de concevoir les opposés des principes communs, parmi lesquels se trouve le principe de non-contradiction. Cette précision est importante car autrement on ne comprendrait pas en quel sens la philosophie première porte sur les principes communs comme sur des sujets dont elle montre des propriétés. En effet, il ne s'agit pas simplement d'appliquer par exemple le principe de non-contradiction à tout étant de sorte qu'on ne puisse dire véritablement, ou penser, qu'un même objet puisse être et ne pas être en même temps et sous les mêmes rapports, mais de prendre l'énoncé lui-même d'un **principe commun** et de montrer qu'il n'est pas possible de concevoir l'énoncé correspondant opposé. Si nous restons dans le

1. THOMAS D'AQUIN, *Exp. libri post.*, I, 20, l. 116-129.

2. Voir la note 6, p. 100.

3. ARISTOTE, *Métaphysique*, IV, 3, 1005 b 23-34, trad. J. Tricot.

cas du principe de non-contradiction, dont la formulation rappelée par Thomas est : « non contingit simul affirmare et negare »¹, alors on ne pourra concevoir l'énoncé opposé, à savoir « contingit simul affirmare et negare ».

Cela nous semble être confirmé aussi par un autre passage du commentaire de Thomas, là où en parlant de l'ignorance par disposition, il affirme :

d'une première façon à propos de ce qui constitue les principes premiers et immédiats, lorsque quelqu'un pense des choses opposées aux principes (ou les opposés des principes), même si, à vrai dire, il ne peut le concevoir mentalement [...].²

Par là, il nous semble évident qu'il est question de formulations opposées à celles de principes communs (*opposita principiis*), et non pas du fait qu'on attribue à un étant quelconque une propriété et son opposé. Si cela est vrai, je pense qu'il serait plus pertinent de renvoyer à d'autres passages du livre Gamma de la *Métaphysique* qu'à celui indiqué par le P. Gauthier et que nous avons déjà examiné, à savoir la version psychologique du principe de non-contradiction. Il nous semble en effet que si le philosophe premier – comme dit Thomas – peut montrer des propriétés des principes communs en traitant ces derniers comme des sujets de ces propriétés, alors il vaut mieux se référer aux différents endroits du livre Gamma de la *Métaphysique*, où Aristote parle des attributs du principe de non-contradiction, notamment là où il dit que le principe de non-contradiction est le plus solide de tous les principes, le plus connu, le premier et non hypothétique :

Et le principe le plus solide de tous est celui autour duquel il est impossible de se tromper, c'est le plus connu [...] et anhypothétique³ ;
[...] certes celui-ci [*scil.* le principe de non-contradiction] est le plus solide de tous les principes⁴ ;
[et] car il [*scil.* le principe de non-contradiction] est par nature principe aussi de tous les autres axiomes⁵.

Il s'agit là de passages où, en effet, le principe de non-contradiction est étudié par le philosophe premier comme sujet dont il va montrer (non pas démontrer) que plusieurs prédicats lui appartiennent, à savoir une solidité maximale (*ἀρχή βεβαιότητα*), une cognoscibilité primitive (*γνωριμότητα*), un manque de caractère hypothétique (*ἀνυπόθετος*) et la primauté par rapport à tout autre axiome (*ἀρχή και τῶν ἄλλων ἀξιωματῶν*).

© BREPOLS PUBLISHERS

1. THOMAS D' AQUIN, *Exp. libri post.*, I, 20, l. 17-18, et l. 24-25, voir l. 65-66.
2. THOMAS D' AQUIN, *Exp. libri post.*, I, 27, l. 28-31 : « uno quidem modo circa ea que sunt prima principia et immediata, dum scilicet opinatur opposita principiis, que quidem, etsi non possit opinari interius mente [...] ».
3. ARISTOTE, *Métaph.*, IV, 3, 1005 b 11-12.
4. *Ibid.*, 1005 b 22.
5. *Ibid.*, 1005 b 33-34, trad. J. Tricot.

En faveur du fait que le principe de non-contradiction est le plus solide de tous, Aristote dit que cela se voit puisque l'on ne peut pas se tromper à son propos. Et pour développer un argument qui montre (non pas qui démontre) cette propriété du dit principe, il va formuler celle qu'on appelle la version psychologique du principe de non-contradiction, à laquelle se réfère le P. Gauthier. Mais, répétons-le, elle n'est qu'un instrument pour pouvoir attribuer une propriété (celle de la solidité), parmi d'autres, au principe de non-contradiction, traité comme sujet d'un ou de plusieurs prédicats.

Conclusions historiques et théoriques

En lisant le commentaire de Thomas sur les *Seconds Analytiques* d'Aristote on constate une large présence, tantôt explicite tantôt implicite, d'un autre ouvrage aristotélicien, à savoir la *Métaphysique*. Cela démarque l'exégèse de Thomas de la paraphrase de Thémistius ainsi que du commentaire de Robert Grosseteste, tandis que cela semble la rapprocher du commentaire d'Albert le Grand. Cet aspect confirme en outre la chronologie concernant la composition du commentaire de Thomas, car non seulement il semble être composé environ en même temps que son autre commentaire sur la *Métaphysique*, mais il semble aussi que pendant sa composition Thomas va connaître la révision de la traduction latine de la *Métaphysique* par Guillaume de Moerbeke. C'est après cet épisode que Thomas, comme on le sait, apprend l'existence du livre Kappa de la *Métaphysique* (XI) et donc commencera à indiquer le livre Lambda de cet ouvrage non plus comme le XI^e, mais comme le XII^e. Mais cette dernière donnée ne peut être utilisée comme *terminus post quem* pour la datation du commentaire de Thomas sur les *Seconds Analytiques*, car, comme nous l'avons vu, il ne contient pas de renvois explicites au-delà du livre X (Iota) de la *Métaphysique*, et aucun renvoi ni explicite ni implicite aux livres XII (Lambda) et suivants, du moins selon l'index des passages de l'édition léonine.

Dans le commentaire de Thomas sur les *Seconds Analytiques*, la présence majoritaire du livre IV (Gamma) de la *Métaphysique* témoigne d'un fort intérêt de Thomas pour le thème de l'identité et du rôle des principes dans les démonstrations (une des trois composantes de celles-ci, comme il a été dit). En particulier, le sujet retient son attention par rapport aux principes communs à toute science démonstrative, en contraste avec les principes propres de chacune, et par rapport aux tout premiers principes communs, à savoir celui de non-contradiction et celui du tiers exclu. Étant donné que ces derniers sont premiers du fait qu'ils s'appliquent à tout étant en tant que tel, sans aucune détermination ou limitation, Thomas est également amené à faire des réflexions sur les sciences qui sont à même d'étudier ses principes, à savoir la dialectique, la logique et la philosophie première, tout en donnant à cette dernière le privilège de les étudier de droit. Et là encore, c'est à nouveau

le livre IV (Gamma) de la *Métaphysique* qui sert de guide à Thomas pour un schéma tripartite des disciplines qui s'occupent de l'étant et de ses principes, schéma qui comme tel ne se trouve pas dans les *Secunds Analytiques*. Enfin, c'est l'approche prioritairement ontologique plutôt que logique que Thomas semble tirer du livre IV (Gamma) de la *Métaphysique*, car c'est l'étude de l'étant qui justifie l'étude des axiomes. C'est parce que la philosophie première porte sur l'étant dans son universalité qu'elle peut porter aussi, de droit, sur ses principes communs, ou axiomes. Et c'est par la généralisation du caractère non démontrable du principe de non-contradiction, tiré à nouveau du livre IV (Gamma) de la *Métaphysique*, à tout principe que Thomas va aussi élaborer dans son commentaire ses réflexions sur un autre type de connaissance, non pas démonstrative, mais intellectuelle, des principes de toute science.





© BREPOLS PUBLISHERS

THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.